

En outre, si nous avons été rachetés, c'est-à-dire réassociés d'une manière parfaite à notre Créateur, après que la faute du premier homme eut rompu les liens de cette divine association, nous le devons encore à Jésus-Christ, qui n'a pas voulu se séparer de nous.

Jésus-Christ ne pouvait pécher, se séparer de Dieu; mais il aurait pu nous laisser à notre faute, comme un mari laisse partir sa femme qui le quitte volontairement; comme l'âme laisse aller son corps, comme une tête qui, restant à sa place, verrait les autres membres du corps se détacher d'elle... Mais il ne l'a pas permis.

Personne, dit St-Paul, ne hait sa propre chair. Or, dit encore le même Apôtre, nous sommes, comme Eve l'était d'Adam, l'os des os de Jésus, la chair de la chair de Jésus. De même qu'Eve a été tirée du côté d'Adam, près du cœur du premier homme selon l'ordre chronologique, ainsi l'humanité jusque et y compris la T. S. Vierge, a été extraite du côté de Jésus-Christ, le premier homme par la dignité, près du cœur de l'Homme-Dieu.

Voilà le secret de notre Rédemption, de notre réassociation avec Dieu: Jésus n'a pas voulu laisser partir son épouse coupable, je veux dire l'humanité déchue: il s'est dévoué, il s'est livré pour elle; il a versé son sang pour la purifier; il a donné sa vie pour payer sa rançon; il est ressuscité pour la relever; il est monté aux Cieux pour lui donner droit d'entrée dans la céleste patrie et pour lui préparer un trône.

Donc, de toutes manières nous appartenons à Jésus-Christ, nous sommes à lui, nous sommes son corps. Dans ce corps, les uns ont l'office de pied, les autres celui de bras, de main, de doigt, etc.; lui seul, Jésus, est tête; à lui seul tout le reste se rattache, de lui seul tout dépend, et comme nous l'avons déjà vu: se séparer de lui, c'est se décapiter, se suicider, c'est mourir.

Et pourtant, répétons-le, il y a de nos jours une tendance universelle à se séparer de lui.

journal économique n'a rien à faire avec ces théories en l'air et de l'autre monde. Ce que nous voulons, c'est le moyen de vivre commodément. . .

Eh bien! le moyen de vivre commodément, c'est de mettre chaque chose à sa place; conséquemment, de donner à Jésus-Christ la place qui lui revient dans ce monde. L'expérience des siècles écoulés, nous apprend, aussi bien que la parole de Jésus, que ceux qui cherchent avant tout le règne de Dieu et sa justice reçoivent par surcroît les avantages temporels.

C'est cette vérité fondamentale qui est oubliée de nos jours, et dont l'oubli est désastreux même temporellement.

Done, rappelons-la, mettons-la en pratique et nous y gagnerons beaucoup, même pour ce monde.

Le vrai chrétien donne la première place à Dieu, mais il n'oublie pas cette vie.

Serrons-nous donc autour de Jésus-Christ: notre principe et notre fin.

SOCIÉTÉ.

 **ESSAYEZ le CIGARE**

C. M. B. A.

Le Combat pour la Vie.

(De l'Union Economique, Paris.)

(Suite et fin.)

Nombreux, il est vrai, sont ceux qui n'obtiennent le pain quotidien qu'au prix d'un long et pénible labeur: on peut à bon droit dire de ceux-là, qu'ils luttent pour la vie. Cette lutte consiste à labourer ou piocher la terre; à en extraire le minerai; à fondre les métaux et les façonner; à travailler le bois; à tisser les étoffes, etc. Ils vivent de ce que cela leur rapporte, et, en général, ne songent aucunement, pour vivre grassement, à priver les autres de leurs subsistances! Mais, tous les autres citoyens qui, pour acquérir des biens, s'ingénient à dépouiller les autres, ou au moins à vivre à leurs dépens, n'ont même pas l'ombre d'une lutte à soutenir, ni d'un péril à affronter; à peine ont-ils quelque effort à faire pour s'emparer des fruits de leur peu glorieuse victoire: A vaincre sans péril, on triomphe sans gloire!

On en voit livrer ce combat, campés sur

lever de gros émoluments sur l'impôt dont on l'accable; flâner dans un bureau— quand on n'est pas en permission ou en vacance— aux dépens de ceux qui, travaillant sans relâche, suent sang et eau pour parvenir à vivre; ou bien faire métier de falsificateur; ou encore employer des manigances d'intrigant, de faiseur, faire des réclames de charlatan, afin d'attraper l'argent des gens crédules...en quoi cela ressemble-t-il à un combat imposé par la nécessité, la force même des choses? Pour les preux qui livrent ce prétendu combat, gloire, honneur sont choses secondaires, biens imaginaires, illusoires; le butin, ce qui se palpe, voilà le bien, vrai, réel, positif, non chimérique, et, pour le conquérir, tous moyens leur sont bons.

Encore que des savants illustres donnent comme établi par la science positiviste que, puisqu'elle règne parmi les animaux, la loi du plus fort, du plus rusé doit régner parmi les hommes; que pour sauver sa propre existence il est inévitable, par suite légitime, de réduire son voisin à mourir de besoin, cela bien évidemment est faux! Si aux animaux d'aspect dillorent il est imposé de s'entre-dévorer, aucune nécessité inhérente à notre nature n'impose à l'homme de se sustenter des êtres de sa propre espèce, ses frères. Nous ne sommes point par nature condamnés à vivre de rapines; on n'en vit que parce qu'on le veut bien: nous pouvons et nous devons vivre du produit de notre travail: c'est la seule ressource légitime, honnête, honorable. Ce n'est donc aucunement comme des naufragés, pour sauver leur vie, que ces combattants d'une espèce particulière, dont tout l'équipement consiste en des sacoches, réduisent leurs semblables aux dernières misères. Tous possèdent le nécessaire; beaucoup possèdent du superflu; ce sont tout bonnement des gens assez cupides, assez égoïstes, pour dépouiller de leurs moyens d'existence ceux que sur tous les édifices et dans toutes les harangues on proclame des frères. Invoquant bien haut la justice et la fraternité, ils les dépouillent, non afin de ne pas mourir d'inanition, mais afin de se faire bâtir des hôtels à la ville, des châteaux à la campagne. On sait que parmi ceux même qui sont austères républicains démocrates, il en est qui ne sont pas bégueules et, s'il faut en croire les chroniques, ils singent les aristocrates, tant hominis par eux, mais dans ce qu'ils ont de mauvais.

Chacun de ceux qui, souvent avec injustice, sans autre nécessité que de se procurer du luxe, privent les autres du nécessaire, sait fort bien que, s'il le voulait, il pourrait ne pas les en priver sans que cela mit sa vie en péril et eût pour lui d'autre conséquence, que de le priver de choses superflues. Nous pouvons donc, si nous le voulons, ne pas dépouiller nos semblables; cette action ne nous est nullement imposée par une loi à laquelle nous ne pouvons pas ne pas obéir. Ce qu'on nous donne pour une pareille loi, est-il autre chose que le résultat d'une cupidité sans

GERANT: A. QUEBEC.

67 RUE ST-PIERRE, QUÉBEC.

Le "SUN" est la seule Compagnie qui émet des polices absolument **sans conditions**. Elle paie les réclamations promptement **sans attendre 60 ou 90 jours**.

Aucune personne ne doit s'assurer à une Compagnie qui émet une police remplie de conditions et restrictions.

Toute personne doit lire sa police attentivement avant de l'accepter et de payer la prime, car dans quelques cas **déception est pratiquée**.

Assurez-vous au "SUN," car cette Compagnie vous émanera une police dans laquelle **il n'y aura aucune restriction vexatoire** en cas de SUICIDE, EMEUTE, GUERRE, DUEL, FELONIE, VOYAGE, CHANGEMENT D'OCCUPATION et TRANSPORT DE POLICE, comme il s'en trouve dans les polices des autres Compagnies.

Le "SUN" a réalisé par ses Prêts et Placements depuis trois ans un intérêt d'une moyenne de **sept pour cent (7%)** étant le **taux le plus élevé** acquis par les Compagnies d'Assurance sur la Vie faisant affaires au Canada.

ROBERTSON MACAULAY, Ecr.

Président et Directeur-Gérant

12 juillet 1900

HOTEL RIENDEAU

Cet hôtel, qui a acquis tant de titres à la popularité parmi le public voyageur, a été transporté de la rue Saint-Gabriel à la place Jacques-Cartier. L'hôtel Riendeau occupe aujourd'hui l'édifice connu autrefois sous le nom d'hôtel Saint-Nicolas, place Jacques-Cartier.

M. Joseph Riendeau, en ouvrant ce nouvel établissement, s'est rendu aux exigences de sa clientèle qui se plaignait de l'exiguïté de l'ancien local. Le nouvel hôtel est situé sur le point le plus central de Montréal, à proximité de l'Hôtel-de-Ville, du palais de justice, des débarcadères des vapeurs de la compagnie R. & O. et de la gare du C.P.R. Les chambres sont spacieuses, meublées à neuf, bien aérées et pourvues de toutes les améliorations modernes pour le confort des occupants.

Quant à la table, qu'il nous suffise de dire que le menu est toujours préparé avec la variété et la recherche qui ont obtenu à Joseph Riendeau la renommée d'un maître d'hôtel de premier ordre. La cave de l'établissement est toujours pourvue de vins et de liqueurs de choix.

Une visite est sollicitée pour que le lecteur puisse se convaincre qu'il n'y a aucune exagération dans cette annonce.